

# Le grand Haller dans le Pays de Vaud

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 42

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205393>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## LE GRAND HALLER DANS LE PAYS DE VAUD

BERNE a marqué le deux centième anniversaire de la naissance de Haller en inaugurant hier, devant l'Université, la statue due au ciseau du sculpteur lucernois Hugo Siegwart. L'illustre poète et naturaliste nous intéresse à plus d'un titre, nous autres Vaudois. Il était seigneur de Goumoëns-le-Jux. Nommé gouverneur des Salines, il vécut six ans à Roche et deux à Aigle, consacrant ses loisirs à l'amélioration matérielle et morale de la contrée. Il séjourna aussi à Lausanne, où il fut chargé de réorganiser l'Académie. Enfin, plusieurs de ses innombrables ouvrages ont été écrits chez nous, en français, et le Lausannois Grasset fut son éditeur.

Haller était d'une intelligence singulièrement précoce. On raconte que dès l'âge de quatre ans, placé le dimanche matin, sur un fauteuil élevé sur un poêle, il expliquait aux domestiques de son père les histoires bibliques que ses parents lui avaient enseignées. Son goût pour la poésie se dessina d'aussi bonne heure que lui vint l'amour de la science. « Je faisais, dit-il, des vers avec passion, à l'âge de treize à quinze ans, mais je sentais très bien qu'ils n'étaient pas faits pour le grand jour. Je les détruisais de temps en temps, en les décimant, et puis en répétant cette opération sur ceux que j'avais conservés. A la fin, dans un heureux moment, en 1732, je détruisais entièrement tous ces fruits mal mûris; il n'en échappa que le *Matin*, fait en 1725, le jour que je devais défendre ma première thèse à Tubingue. »

Les parents de Haller auraient voulu le voir se vouer à la jurisprudence. Mais il lui répugnait de recevoir « les lois des hommes comme exemptes de fautes et d'objections ».

« Je me trouve heureux, écrit-il encore, d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvenient par instinct et me suis rapproché de la nature, contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine; on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé; rien ne se produit en comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier. »

« J'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême contre les mauvaises odeurs; et j'ai cultivé la botanique étant myope; il m'a fallu la forcer partout... »

A dix-neuf ans, Haller est docteur en médecine; deux ans plus tard, il enseigne l'anatomie à Bâle. L'Université de Göttingue lui confie, à vingt-huit ans, l'enseignement de la médecine, de la chirurgie, de la chimie et de la botanique. En 1745, il rentre définitivement en Suisse et meurt à Berne en 1777.

Ses découvertes en physiologie, sur les phénomènes de la génération et sur les propriétés des tissus sont surtout remarquables. C'est lui

qui démontra que l'irritabilité est une force distincte de la sensibilité proprement dite. Poète, l'élévation de sa pensée, la noblesse et la puissance de son style firent de lui un chef d'école dans le genre lyrique et dans le genre didactique. Son morceau intitulé *Les Alpes*, bien oublié aujourd'hui, passa longtemps pour un modèle de poésie descriptive. Avant Rousseau, avant de Saussure, Haller parcourut nos montagnes en tous sens et les fit connaître dans ses écrits à l'univers entier.

Quand Leurs Excellences l'envoyèrent dans le Pays de Vaud pour y administrer les Salines, Haller avait passé la cinquantaine et brillait depuis bien des années au premier rang des savants. Le naturaliste de Saussure, qui le vit à cette époque à Roche, écrit de lui : « Il est impossible d'exprimer l'admiration, le respect, j'ai presque dit le sentiment d'adoration que m'inspirait ce grand homme : quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur, quelle clarté dans les idées ! Sa conversation était animée, non de ce feu factice qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous pénètre, qui vous réchauffe et semble vous élever au niveau de celui qui vous parle... Il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes, et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs et la religion. »

En ces dernières matières, le grand Haller était d'une rigueur bien bernoise. N'a-t-il pas écrit : « Les calamités publiques sont l'unique remède pour rompre les progrès du luxe, pour ralentir ceux de l'irrégion, fille de l'orgueil, qui est le fils du bien-être. Envisagés de ce côté, les malheurs publics sont des présents de la Providence plus précieux que la paix et l'abondance; ce sont des remèdes dont l'effet doit s'étendre sur l'éternité. » Son orthodoxie était telle que Condorcet lui prête, sans rire, le dessein d'avoir voulu un jour établir un cordon de troupes pour empêcher une opinion sur la grâce de pénétrer dans le Pays de Vaud.

On conçoit que ce chrétien intransigeant ne se sentit guère attiré par Voltaire, dont il avait fait la connaissance à Lausanne. Comme on lui demandait ce qu'il pensait de l'auteur de *Candide*, il répondit : « M. de Voltaire est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près. » Cependant, le savant bernois daigna entendre *Zaïre*, à Mon-Repos. Il demeura impassible à ce spectacle, et quand on voulut connaître son sentiment, il se borna à dire : « C'est la première fois que je vois donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser. » Le mot fut rapporté à Voltaire : « Il est heureux pour moi, s'exclama-t-il, que ce malin Suisse n'ait pas tenu ce propos à la Comédie française; ma *Zaïre* était fichue ! »

Tout piqué qu'il fut de la froideur de Haller, Voltaire chercha à gagner cette puissance lors de ses démêlés avec l'éditeur Grasset. A ces avances, Haller se contenta de répondre : « La

Providence vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire; mais il vous fallait des malheurs; elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible. »

La finesse de cette ironie n'était pas faite pour déplaire trop, nous imaginons-nous, au spirituel écrivain qui devait donner son nom au XVIII<sup>e</sup> siècle; mais comme on comprend ce dialogue entre lui et Casanova :

— M. Haller doit vous avoir plu, dit Voltaire.  
— J'ai passé chez lui, répondit Casanova, trois de mes beaux jours.

— Je vous en fais mon compliment; il faut se mettre à genoux devant ce grand homme.

— Je le pense comme vous, et j'aime à vous entendre lui rendre cette justice; je le plains de n'être pas aussi équitable envers vous.

— Ah ! Ah !... Il est possible que nous nous trompions tous les deux.

Achevons cette histoire anecdotique par une dernière historiette. Haller fit sur la mort de sa première femme une élégie d'une poignante mélancolie. Il entrevoyait la chère disparue dans les régions célestes, avec le nimbe des archanges, et terminait par ces vers :

Garde-moi, mon amour, tes doux bras grands  
Je brûle d'être à toi dans la vie éternelle. [couverts,

Oh ! les désespoirs de poète ! Haller ne tarda pas à se remarier et, sa nouvelle compagne étant morte, il en prit une troisième, dont il eut six enfants !  
V. F.

## A LA VOTRE, M. JEAN-JACQUES !

DANS l'automne 1759, sous un noyer, près des murs du château de Glérolles, était assis un voyageur couvert de poussière, qui ne semblait cependant pas sentir la fatigue. Le propriétaire, s'étonnant de le voir écrire avec rapidité, raturer, effacer la plupart des mots, sortit de la cour et se dirigea vers l'étranger. Celui-ci, levant alors les yeux, lui dit :

— Vous avez de bien belles vignes, monsieur, et le vin doit être fort bon à en juger par la chaleur qui frappe ces rochers ?

— Mais, monsieur, pour juger de la bonté du vin, il faudrait le goûter. Veuillez, s'il vous plaît, descendre à la cave.

— Très volontiers, monsieur, je suis altéré !

Ils descendent. Le voyageur admire le nombre et la grosseur des tonneaux; il goûte; trouve le vin excellent, puis s'adressant à son hôte :

— Monsieur, les voyageurs aiment à conserver le souvenir détaillé des bons moments de leur journée; à qui suis-je redevable de cet aimable accueil ?

— Monsieur, je suis le banneret de Glérolles... Et vous, monsieur, qui avez l'air si bon enfant, oserai-je vous demander votre nom ?

— Mon nom ! il ne vous dira rien; je m'appelle Rousseau.

— Rousseau ! Monsieur Jean-Jaques !... Eh ! monsieur, excusez-moi de ne vous avoir pas mieux reçu... Monsieur Jean-Jaques ! et moi qui guillonnais au nouveau !